

## DES FUNERAILLES A SCHAERBEEK

Tout comme son oeuvre, la vie de Giacomo PUCCINI (1858-1924) fut dramatique à souhait.

Devenu, jeune encore, célèbre et riche, vivant dans le luxe mais généreux, il eut une existence orageuse, aux nombreuses aventures, qui se termina tragiquement le 29 novembre 1924, à 11 heures 30 à Bruxelles.

A deux reprises, PUCCINI s'élèvera aux mêmes hauteurs, d'abord avec *La Tosca* (1900), puis avec *Madame Butterfly* (1904). Jamais, par après, PUCCINI ne remontera à ces sommets constitués par ces trois oeuvres. Le dernier opéra, *Turandot*, n'a pas été entièrement achevé : quelques pages et le dernier grand duo manquaient au final.

C'est ALFANO qui les composa, à la demande de TOSCANINI, exécuteur testamentaire de PUCCINI. Imposante et déroutante à la fois, l'oeuvre est trop ambitieuse pour le compositeur, qui est ici dépassé par le sujet. Mais on y trouve encore des pages de toute beauté.

Comme tous les véristes, PUCCINI n'hésita pas à recourir aux effets faciles et gros mais, dans ses trois meilleures productions, son génie, à la fois lyrique et dramatique, lui a permis d'atteindre au chef d'oeuvre.

Malgré les controverses et les critiques les plus violentes, les opéras du maître italien ont conquis toutes les scènes du monde et, contre vents et marées, continuent à jouir, sans

C'est avec *La Bohème* (1896) que le maître italien nous a donné son chef d'oeuvre. Le sujet est conforme aux canons essentiels du vérisme : milieu modeste, émotions simples et touchantes. Mais la musique en transfigure l'atmosphère par la poésie. De plus, la peinture des situations est admirable et témoigne d'un grand sens dramatique.

discontinuer, des faveurs du public.

Si l'on excepte *Pelleas et Wozzeck*, ils sont, avec ceux de Richard STRAUSS, les seuls opéras du XXème siècle qui se soient véritablement imposés au public. C'est que, malgré ses défauts et ses faiblesses, PUCCINI a su parler au coeur des hommes. Avec lui, l'Italie vient alors au rang qui lui revient de droit : celui d'une des grandes nations musicales de l'Occident.

### La maladie le conduira à Bruxelles

En octobre 1924, PUCCINI est fort malade. Outre le diabète dont il était affligé depuis de nombreuses années, une petite toux opiniâtre avait fait son apparition avec une persistante irritation de la gorge. On lui interdit de fumer la cigarette et il obéit tout d'abord pour découvrir bientôt que la nervosité causée par la privation de tabac était pire que l'irritation de la gorge. Il envisageait même d'aller à Vienne y consulter un charlatan célèbre, le Docteur VORONOFF, le "faiseur de miracles", et d'essayer un nouveau traitement à base

d'insuline. Conduit à Vienne en voiture par son fils Antonio, il oublia, une fois sur place, les médecins et, au lieu d'aller les consulter, il se rendit à l'opéra! Il décide alors de se rendre à Florence pour une ultime consultation médicale. Trois sommités, les professeurs TORRE-  
GIANI, TOSI et GRADEMI-  
GO l'examinent longuement. Leur diagnostic est unanime, terrible, et ne laisse planer aucun doute : tumeur maligne à la gorge!

A cette époque, il y avait en Europe deux cliniques qui soignaient ce genre de tumeurs par une thérapie au radium, l'une à Berlin, l'autre à Bruxelles. PUCCINI allait devoir choisir.

Berlin aurait bien aimé accueillir et soigner l'important personnage qu'était devenu Giacomo PUCCINI.

Il faut savoir qu'il venait d'adhérer, peu de temps auparavant, au parti fasciste italien et de se faire élire sénateur (20 septembre 1924). Benito MUSSOLINI (1883-1945) avait commencé son irrésistible ascension vers le pouvoir absolu.

Il avait fondé, en mars 1919, les *Faisceaux de combat*, base

du parti fasciste, s'était fait élire député de Milan en 1921, et, à la suite de la *Marche sur Rome*, reçut du Roi la direction du gouvernement (29 octobre 1922) et, de la Chambre, les pleins pouvoirs (25 novembre 1922). Enfin, après avoir écarté toute opposition - notamment celle des socialistes - il allait s'attribuer des pouvoirs dictatoriaux (3 janvier 1925).

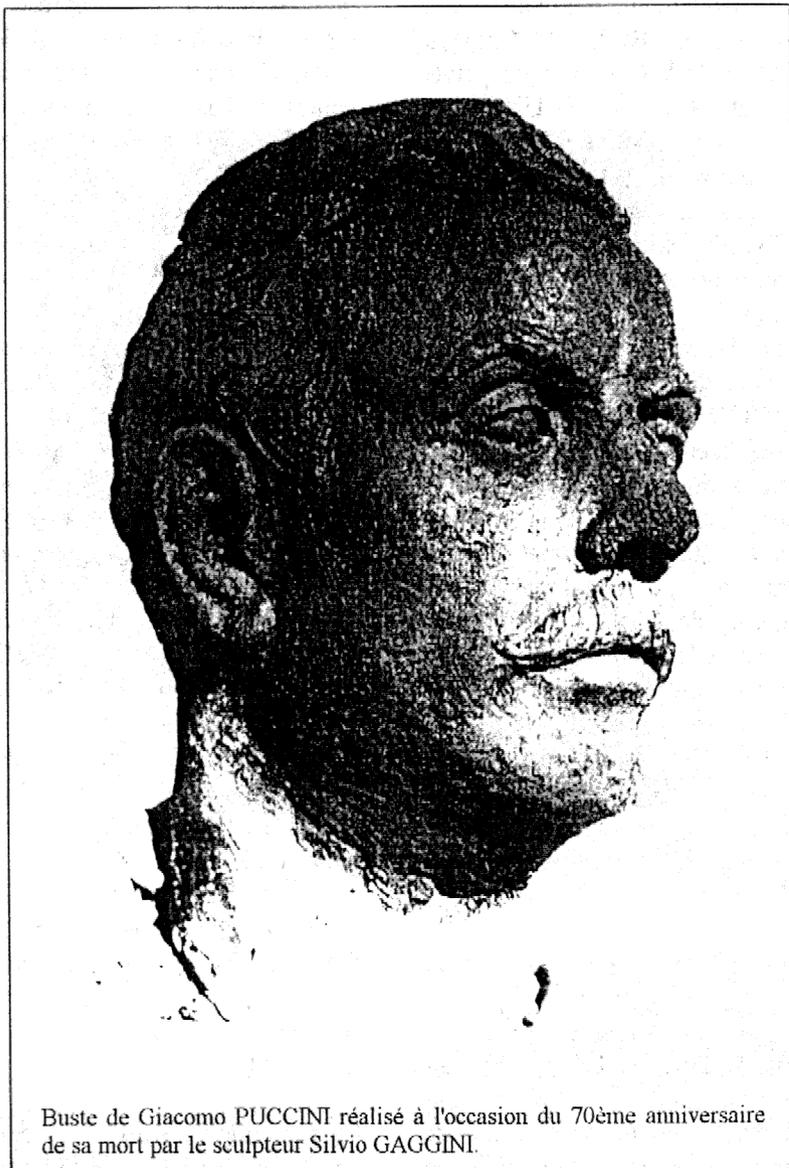
Ce qui peut paraître étonnant de la part d'un Giacomo PUCCINI, largement sexagénaire, c'est sa tardive entrée en politique, alors qu'on ne lui connaissait pas d'opinions tranchées dans ce domaine, et qu'il était déjà grandement éprouvé par la maladie. On peut raisonnablement supposer que c'est sans grande conviction qu'il avait cédé aux pressions d'une partie de son entourage.

De toute façon, en cette fin d'année 1924, le parti fasciste italien n'était pas encore devenu ce qu'il allait être par la suite. Pour se pénétrer de l'air du temps, la lecture de la presse de l'époque est édifiante : on n'y trouve encore aucune diabolisation du fascisme. Ce qui me paraît encore plus déterminant, c'est l'attitude des adversaires de l'école veriste.

PUCCINI avait en eux d'implacables ennemis qui ne l'avaient jamais épargné et qui ne lui pardonnèrent rien. On ne trouve chez eux aucun reproche quant à ses options politiques.

Ceci devait être dit pour éviter tout anachronisme, tout amalgame.

La balance finit par pencher en faveur de Bruxelles. Sur le plan



Buste de Giacomo PUCCINI réalisé à l'occasion du 70ème anniversaire de sa mort par le sculpteur Silvio GAGGINI.

médical, les deux cliniques se valaient, mais Bruxelles présentait plusieurs avantages pratiques : PUCCINI connaissait fort bien cette ville où il résidait régulièrement et qu'il aimait beaucoup; les médecins bruxellois avaient une bonne connaissance de la langue italienne; enfin, les trois spécialistes florentins entretenaient des relations cordiales avec leurs confrères belges.

Le 5 novembre 1924, Giacomo PUCCINI arrive à Bruxelles, accompagné de son fils Antonio.

Dans ses bagages, le manuscrit du troisième acte de *Turandot*. Pressentant sans doute ce qui allait arriver, il voulait terminer coûte que coûte l'oeuvre "à la hussarde". Le mal qui le rongait l'en empêchera.

Durant tout le voyage, il avait beaucoup souffert. C'est avec soulagement qu'arrivé en gare du nord, il rejoignit immédiatement son hôtel. Antonio PUCCINI lavera dans la baignoire de sa propre chambre les mouchoirs ensanglantés de son père.

Le lendemain, 6 novembre, le Professeur BUYS accompagne PUCCINI à la clinique privée du docteur Félix SLUYS, docteur de radiothérapie et propriétaire de l'établissement où opéraient les Docteurs LEDOUX, chirurgien, BUYS, interniste, et BAYT, dermatologue.

Le Docteur SLUYS était un élève du Professeur GRADIMIGO et s'était spécialisé en Angleterre dans les applications du radium aux tumeurs malignes. C'est dans sa clinique que se firent opérer maintes personnalités importantes de la mouvance latine, comme le Roi Ferdinand Ier de Roumanie.

Le Docteur LEDOUX soumit PUCCINI à une série d'exams et de prélèvements. Ils ne firent que confirmer le diagnostic émis un mois plus tôt à Florence.

Le 12 novembre eut lieu la première application de radium. Le traitement préconisé par le Docteur LEDOUX était grosso modo le suivant : d'abord une application externe de radium, suivie d'une semaine de repos, puis une application interne par le moyen d'aiguilles de verre. Afin que le malade puisse respirer avec des aiguilles placées dans la bouche, une incision fut pratiquée dans la gorge.

Pendant quelques jours, PUCCINI fut donc, médicalement parlant, en traitement ambulatoire et eut la possibilité de se promener tout à son aise dans la ville à la recherche de l'une ou l'autre distraction, dans l'attente de l'inévitable hospitalisation. Par sa correspondance, nous savons qu'il alla plusieurs fois au cinéma et

qu'il assista à deux représentations de la Monnaie. Mais le coeur n'y était plus. Dans sa chambre, il essaya vainement de terminer *Turandot*.

L'entrée principale de la clinique - *l'Institut de Radiologie médicale* - se trouvait au numéro 13 de la place de la Couronne (actuellement place Raymond Blyckaerts). Deux chambres avaient été spécialement préparées pour les PUCCINI, au premier étage de l'immeuble, au coin de la place et de l'avenue de la Couronne; l'une pour le maestro, l'autre pour son fils Antonio, ce qui permettrait à celui-ci d'assister son père, en cas de nécessité et sans perdre de temps.

Notons aussi la présence de deux religieuses-infirmières : les soeurs Hermann-Joseph et Geneviève.

Le 22 novembre, le jour de la Sainte-Cécile, patronne des musiciens, la famille lui avait envoyé des fleurs, comme elle le faisait tous les ans.

L'intervention chirurgicale eut lieu le 24 novembre. Elle dura trois heures et quarante minutes, entraînant une plaie de huit centimètres. Il ne fut pas possible de pratiquer une anesthésie générale. Seule une anesthésie locale avait été possible. Parler était presque impossible au malade : aussi communiquait-il avec son fils par de brefs messages griffonnés sur des bouts de papier. Sept aiguilles de radium étaient enfoncées dans la gorge et étaient maintenues en place par un collier.

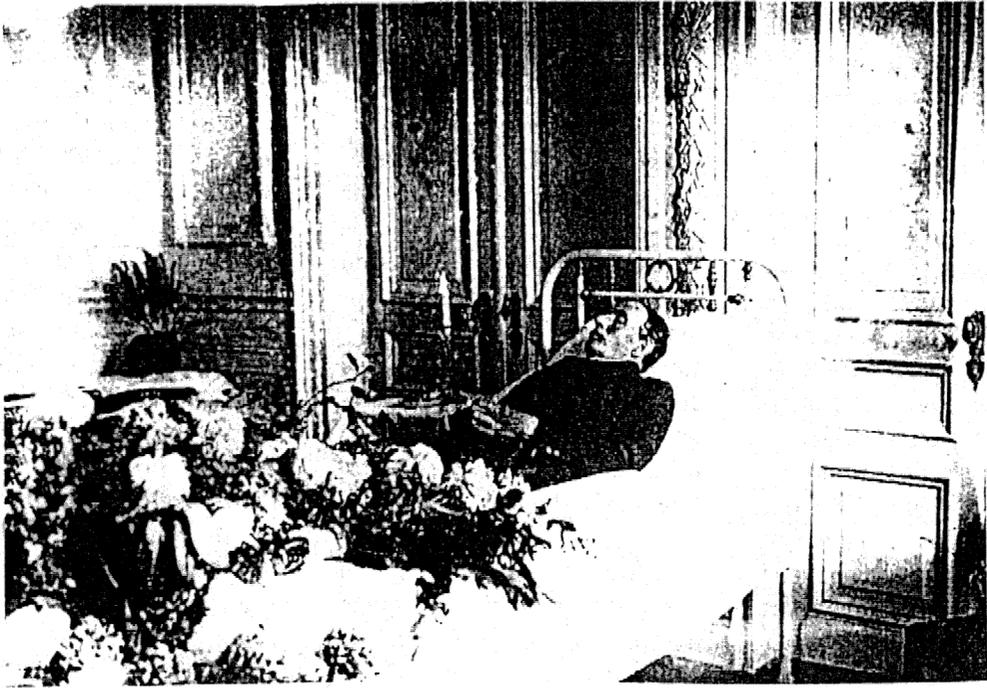
Le calvaire de PUCCINI n'allait pas prendre fin avec l'opé-

ration qui, non seulement était grave, mais très risquée pour l'époque. Après l'intervention, il fallut l'alimenter avec du champagne en glaçons, qu'on lui faisait absorber par les narines.

Quatre jours après l'opération, le 28 novembre, les médecins étaient optimistes. Le docteur LEDOUX envisageait même d'en revenir à une alimentation normale. Le même jour, Antonio PUCCINI envoya le télégramme suivant à la famille, à Viareggio : "*Je suis en mesure de vous communiquer de bonnes nouvelles. Tout se déroule on ne peut mieux. Je vous embrasse. Tonio*". Le père et le fils projetaient déjà de revenir à l'hôtel et même de reprendre le chemin du retour avant la Noël, si la guérison continuait à progresser aussi favorablement.

Mais il se produisit alors un brusque avertissement funeste, réduisant à néant tous les espoirs. Vers sept heures du soir, PUCCINI reposait paisiblement dans un fauteuil quand, soudain, il se sentit défaillir. Avertis, les médecins arrivèrent immédiatement dans la chambre numéro 4, lui prirent le pouls et s'exclamèrent : *Le coeur! Le coeur!*

Lui ayant arraché les aiguilles de la gorge, ils l'allongèrent sur le lit. Le coeur battait violemment, comme un moteur de voiture qui se serait emballé. Cet état d'agitation extrême, cette respiration haletante, sonnaient le glas de la joie et de l'espérance qui s'étaient emparées des PUCCINI et de tout le personnel de la clinique.



Puccini sur son lit de mort à la clinique

A mesure que le temps s'écoulait, l'état du malade empirait. Il souffrait atrocement. Il se tournait et se retournait continuellement dans son lit. Il parlait de plus en plus difficilement, mais parvint quand même à écrire un dernier billet : *C'est l'enfer dans ma gorge. Donnez-moi de l'eau fraîche.*

Vers deux heures du matin, Antonio demanda : *Comment vas-tu papa?*

PUCCINI avait maintenant un regard lointain et vide. La tête légèrement inclinée vers la gauche : c'était sa position préférée. Le médecin, après l'avoir examiné une nouvelle fois, demanda à Antonio de le rejoindre dans le couloir et lui dit : *Il n'y a plus rien à faire.*

Après de longues heures de souffrance, PUCCINI n'avait plus que de très brefs moments de connaissance, même si l'on peut dire qu'il gardera jusqu'au dernier moment toute sa lucidité.

Alors que le matin approchait, ses lèvres remuèrent encore et Antonio, penché sur lui, put recueillir cet ultime murmure : *Ma pauvre Elvira, ma pauvre femme.* Il essaya d'écrire ces quelques mots sur un bout de papier, mais le crayon lui glissa des mains. Il sentait que tout était désormais accompli et que le moment de la séparation du corps et de l'esprit était proche.

Manifestement, il pensait déjà à la tombe de Torre Del Lago où, plus tard, Elvira et lui repo-

seraient côte à côte. Peut-être même lui avait-il déjà pardonné tous les malentendus, toutes les incompréhensions qui avaient surgi entre eux.

### **La Bohème, jouée à la Monnaie le lendemain de sa mort**

De bonne heure, le matin du 29 novembre, l'ambassadeur d'Italie, accompagné du nonce apostolique, Monseigneur MICARA, se présentèrent à la clinique et se rendirent au chevet du mourant. Le nonce apostolique lui administra les derniers sacrements. Le regard de PUCCINI était maintenant vide, lointain et absent. A 11 heures 30, alors que sonnait un carillon dans le voisinage et que passait sous ses fenêtres une fanfare militaire, il eut un

profond soupir... puis plus rien, sinon un silence absolu, comme si tout s'était figé pour l'éternité.

Désormais Giacomo PUCCINI n'est plus de ce monde. Mais sa musique continuera de résonner comme un mythe de l'humanité et son nom sera éternel.

*Je vous annonce la fin de notre cher papa* : c'est par ce télégramme qu'Antonio et Fosca PUCCINI annoncèrent à l'entourage et à la famille la disparition du père. La nouvelle de cette perte soudaine se répandit comme une traînée de poudre, en quelques heures, jusqu'aux confins de l'univers. Elle fit l'effet d'une nouvelle sensationnelle qui entraîna des regrets unanimes.

Elle fut immédiatement communiquée à la famille royale italienne, au Pape et à Bénéto MUSSOLINI, chef du gouvernement. Celui-ci décida que les funérailles auraient lieu aux frais de l'Etat italien. Il télégraphia cette décision à l'ambassade d'Italie à Bruxelles et la chargea de représenter le gouvernement aux funérailles. Le Roi Albert télégraphia à Madame PUCCINI : *La Reine et Moi compatissons à la douleur de votre famille et à celle de tout le peuple italien, à l'occasion de la disparition d'un des plus illustres maestros. Cette perte est sincèrement ressentie par tous les Belges.* (s) Albert.

Le maître repose maintenant, les traits calmes, apaisés, sur son lit de mort. D'innombrables lettres et télégrammes, des fleurs, tous ces témoignages de l'admiration que le mon-

de entier avait vouée à l'immortel auteur de *La Bohème* affluent à la clinique de l'avenue de la Couronne où il rendit le dernier soupir.

Le dimanche, à 9 heures 30, un service funèbre a été célébré à la clinique-même par Monseigneur MICARA. Cette cérémonie très simple, à laquelle assistaient le fils et la fille de PUCCINI et quelques amis du défunt, fut profondément émouvante.

Un registre a été déposé à la clinique. D'innombrables signatures de personnalités de tous les mondes et d'admirateurs s'y alignent.

La Monnaie, voulant rendre un hommage spécial au grand maître disparu, a inscrit *La Bohème* au programme de ce dimanche soir. La soirée débuta par l'exécution par l'orchestre de la Monnaie de l'*Andante funèbre* de la *Symphonie Héroïque* de BEETHOVEN. Une couronne de fleurs avait été déposée sur le capot du souffleur. Le régisseur demanda au public d'observer deux minutes de silence, après quoi la représentation de *La Bohème* put commencer.

La Reine Elisabeth, musicienne jusqu'au bout des doigts, apprit avec consternation la mort du maestro PUCCINI. A différentes reprises, elle avait marqué son intention de rendre visite au malade. Mais le souci de lui éviter toute fatigue à la veille de son opération l'avait empêchée de mettre ses projets à exécution. Elle délégua un dignitaire de sa Maison pour présenter ses condoléances à l'ambassadeur d'I-

talie. Elle envoya également des fleurs qui furent déposées au pied de la dépouille mortelle. A Rome, à la fin de la séance de la Chambre, MUSSOLINI avait annoncé la mort de PUCCINI. Il avait ajouté : *"Sa mort est un deuil, non seulement pour le peuple italien, mais pour tout le monde civilisé. Il est certain que, dans l'histoire de la musique et du génie de l'esprit italien, il occupe une place très élevée. Sa musique émut de nombreuses générations. Il ne peut pas mourir parce que l'esprit italien ne meurt pas. J'invite la Chambre à être l'interprète du peuple italien et à payer un tribut de dévotion, d'admiration et de regret au souvenir de cet esprit très noble."*

Le Président du Sénat - assemblée dont PUCCINI était membre depuis peu de jours - a décidé qu'une délégation de sénateurs participerait aux obsèques.

Des manifestations nationales eurent lieu un peu partout en Italie.

Les journaux du monde entier consacrèrent de longs articles, en première page, à la mort du compositeur.

Bruxelles fit à l'illustre compositeur des funérailles magnifiques.

Le lundi 1er décembre, dès dix heures du matin, la foule se portait vers les rues et les boulevards par où le cortège funèbre devait passer. Cette foule était déjà très dense au coin de la rue du Trône et du boulevard du Régent, rue Royale Sainte-Marie et devant la clinique de l'avenue de la Couronne.

Dans une des salles de cette clinique, le cercueil de bois fin était placé. Un drapeau italien le recouvrait. Un grand nombre d'admirateurs du compositeur avait voulu rendre à sa dépouille un dernier hommage.

Le char était couvert de fleurs. Trois voitures suivaient, chargées de couronnes.

Nombreuses étaient les personnalités, les autorités, belges et italiennes, mais aussi étrangères, qui avaient tenu à être là, sans compter la présence massive de représentants du monde artistique. Un seul journal releva la présence dans le cortège d'une délégation du parti fasciste italien, ce qui me paraît constituer la preuve que cette présence n'avait encore rien de compromettant ni de scandaleux.

### Des funérailles grandioses à l'Eglise Royale Sainte-Marie

A 10 heures 45, le cortège se met en marche, précédé de trois drapeaux aux couleurs italiennes. Maintenant sur son passage, la foule est énorme. La police a grand-peine à la contenir. Elle est silencieuse et recueillie.

Le char et les voitures avancent lentement. Ils ne mettent pas moins de trois quarts d'heure pour accomplir les trois kilomètres du trajet de l'avenue de la Couronne à l'Eglise Sainte-Marie à Schaerbeek.

Le clergé sort de l'église, précédé de la croix pastorale et des enfants de chœur portant les cierges. Il s'avance à la rencontre du cortège.

Les cloches sonnent. Un rayon

de soleil filtre à travers les vitraux de l'église. Le chœur est tendu de pesantes draperies noires. La lumière des cierges illumine l'autel. Sous la grande coupole, le catafalque est dressé. Il s'élève entre les feux funèbres. Dans le chœur, des places ont été prévues pour le Général BIEBUYCK, représentant du Roi, l'ambassadeur d'Italie, Monsieur ORSINI-BARONI et son épouse, Monseigneur MICARA, nonce apostolique, sir GRAHAME, ambassadeur d'Angleterre, le marquis ADATCI, ambassadeur du Japon, Monsieur Antonio PUCCINI, le vicomte DAVIGNON, représentant le Ministre des Affaires étrangères, Monsieur BAUWENS, chef de cabinet du Ministre des Sciences et des Arts, ainsi que beaucoup d'autres personnalités.

Le curé de l'Eglise Sainte-Marie, l'abbé DELMEZ, officie. Cinq prêtres, habillés de lourdes chasubles d'or, l'assistent dans son ministère. Dans le jubé, la maîtrise chante. C'est d'abord le *Kyrie Eleison*, le *Pie Jesu*. Ensuite, Madame Laure BERGE, première chanteuse de la Monnaie, qui interpréta si souvent, avec un énorme succès, le rôle de Floria Tosca, entonne l'*Ave Maria* de GOUNOD. L'hymne religieux, porté par cette voix magnifique, claire et sonore, monte au sommet de la coupole. On dirait qu'elle la traverse et va se répandre dans le ciel, élevant jusque là l'humaine prière, qui salue et qui implore. L'émotion est alors à son comble. La maîtrise exécute encore un *Miserere* impressionnant. Puis, Madame BERGE chante le *Panis*

*Angelicus* de César FRANCK. L'assistance écoute avec piété et recueillement le merveilleux hymne qui semble ouvrir toutes grandes les portes du ciel.

Monseigneur MICARA et le clergé de l'église Sainte-Marie prononcent les absoutes. La cérémonie est terminée.

Le cercueil est à nouveau placé sur le char funèbre qui, par la rue Royale et le boulevard du Jardin botanique, se dirige vers la gare du nord, située à l'époque sur l'emplacement de l'actuelle place Rogier.

Dans la gare, la dépouille mortelle est déposée dans le wagon numéro 1790 que l'on avait aménagé en le tapissant de lourdes draperies noires et qui sera accroché au train Ostende-Bâle-Milan, arrivé en gare à 18 heures et rangé sur la voie de garage numéro 8, en attendant son départ à 18 heures 22.

Sur le quai d'embarquement, il y avait encore beaucoup de monde. On pouvait reconnaître dans la foule l'ambassadeur d'Italie, Monsieur ORSINI-BARONI, et son épouse, Monsieur CROCE, directeur du *Corriere della Sera*, le compositeur GUSMINI, Madame LAMBERTI, Monsieur Charles PENSA, Monsieur DUA, du Théâtre de la Monnaie, qui interpréta si souvent le chœur de *Madame Butterfly*, ainsi que Monsieur Nino SALVANESCHI, écrivain et journaliste renommé.

Un certain nombre de personnes prirent place dans les wagons-lits qui leur avaient été réservés. Outre la famille du défunt, il y avait là Madame

TOSCANINI, femme du célèbre directeur de la Scala de Milan.

A 18 heures 20, le wagon funèbre fut accroché au train qui attendait, garé sur la voie 8. Soudain, un coup de sifflet strident se fit entendre et le convoi s'ébranla. Au milieu d'un concert de grincements et de jets de vapeur, les lourdes roues du train se mirent en mouvement. Quand le wagon funèbre passait devant eux, les spectateurs se découvraient et s'inclinaient. Ils agitaient les mains et leurs mouchoirs, tout en criant : *Addio, Puccini!*

A Milan, le corps fut momentanément placé dans le caveau familial des TOSCANINI, en attendant que l'on se mette d'accord sur un lieu de sépulture définitif.

Trois localités revendiquaient cet honneur à des titres divers : Lucques, ville natale du compositeur et berceau de cette famille de musiciens; Viareggio, où il avait résidé les dernières années de sa vie; et enfin, Torre del Lago, petite localité près du lac Massacioli, où il avait acheté une maison de campagne et où il avait souhaité plusieurs fois être enterré.

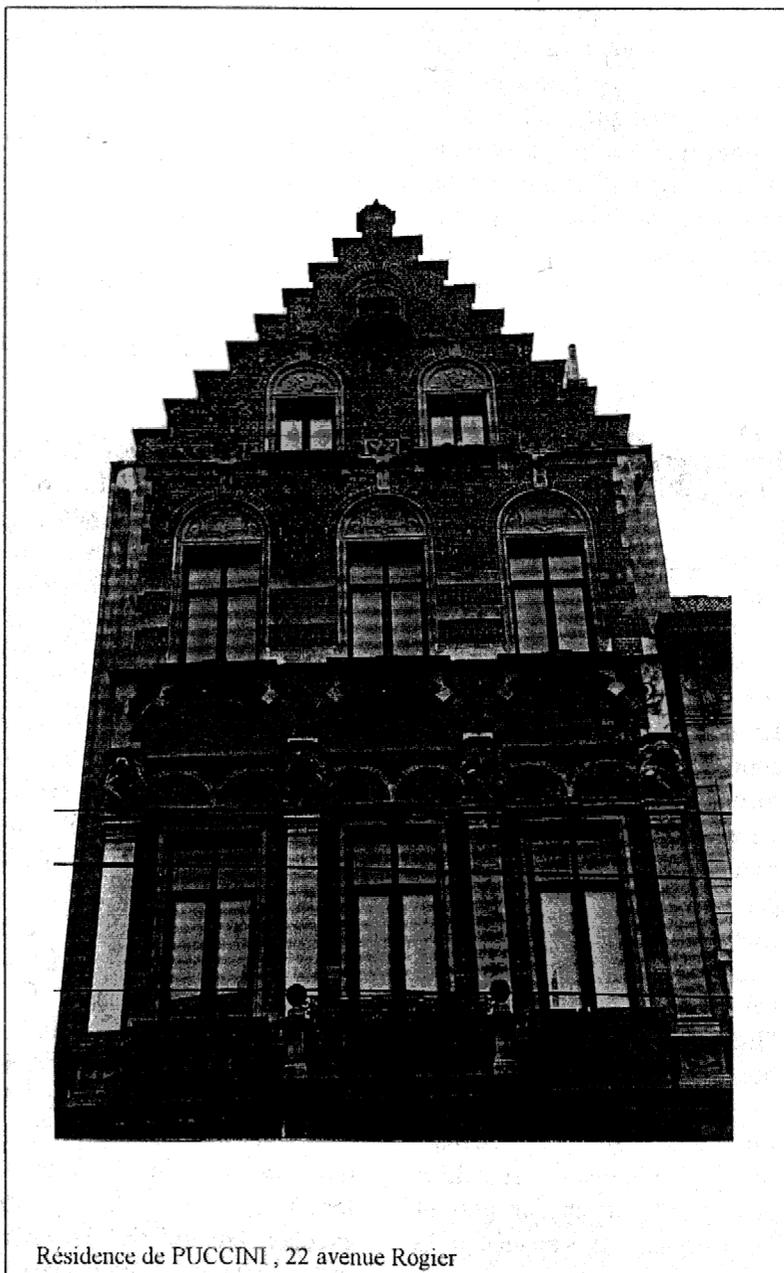
Incontestablement, il y avait passé les meilleurs moments de sa vie : il y avait beaucoup travaillé, mais il s'y était surtout beaucoup amusé, en compagnie d'amis fidèles, dans des parties de chasse mémorables.

Par conséquent, TOSCANINI - qui avait été désigné comme exécuteur testamentaire - fit pencher la balance en faveur de Torre del Lago, parce que ce choix respectait le mieux la volonté expresse du de cujus.

C'est donc là qu'il fut amené le 29 novembre 1926, date du

second anniversaire de sa mort. Il y repose aujourd'hui dans un sarcophage vert, placé à l'intérieur d'une petite chapelle, tout près de la pièce où il aimait travailler. Cette pièce a été laissée dans l'état où elle était autrefois.

\* \* \*



Résidence de PUCCINI , 22 avenue Rogier



Hôtel PUCCINI, rue Royale 294

Pour se faire soigner, PUCCINI avait le choix entre Bruxelles et Berlin. Pour des raisons avant tout sentimentales, il opta pour Bruxelles. Durant son traitement ambulatoire, il logeait avec son fils à l'hôtel.

On peut néanmoins se demander pourquoi, étant décédé sur le territoire de la commune d'Ixelles, où le décès fut déclaré conformément à la loi, le service funèbre a eu lieu en l'Eglise Royale Sainte-Marie.

C'est parce que PUCCINI avait des attaches avec cette paroisse.

En effet, il a résidé successivement au numéro 22 de l'avenue Rogier, puis dans un hôtel de maître sis au numéro 294 de la rue Royale (appelé depuis Hôtel PUCCINI).

Certes, ce prestigieux immeuble, construit en 1868 par l'architecte Mennessier, est situé à la limite des Saint-Josseten-Noode, mais il relève de la paroisse Sainte-Marie.

C'est donc très logiquement que l'église de ce nom fut désignée pour les funérailles religieuses.

PUCCINI venait fréquemment à Bruxelles pour de brefs séjours, notamment à l'occasion de la programmation de ses oeuvres par le théâtre de la Monnaie.

**Jean-Marie CREVECOEUR**